

TOUS LES CHATS SONT-ILS GRIS ?

Daniel 1 / Galates 2

Ces deux récits de nourriture à fronts renversés disent au fond la même chose...

Après avoir été capturés et emmenés à Babylone, des membres de la noblesse d'Israël sont pris au service du roi. Parmi eux, Daniel et ses trois amis refusent de manger et de boire à la table royale pour des raisons de pureté rituelle.

Ils pourraient être des exilés de luxe, à condition de manger comme tout le monde...

De son côté Paul fait de la résistance. « Quand Pierre vint à Antioche, je lui résistai en face car il avait tort. » Les premiers chrétiens étaient des juifs qui entendaient le rester. Au tout début, pour être chrétien, il fallait d'abord être juif. Or tournant sa prédication vers les non-juifs, Paul n'a d'autre solution que d'abolir les prescriptions rituelles relatives à la nourriture.

Du coup, il crée un problème avec les apôtres.

Pour Daniel, il s'agit de rester soi-même.

Pour Paul, il s'agit de devenir soi-même.

La foi implique toujours un discernement et un choix. Ce discernement et ce choix sont fondateurs de ce qu'on appelle l'identité. Et l'identité consiste en ce qui fait mon originalité et ma singularité.

Je sais bien que le mot identité aujourd'hui a mauvaise réputation. A tort ou à raison, on lui attribue la paternité de toute sorte de maux, le moindre étant l'esprit de clocher. Les « crispations identitaires » sont un leitmotiv dans les médias. Chaque année, lors de la semaine de prière pour l'unité, on redécouvre pour la déplorer cette réalité que le christianisme au cours des siècles a donné naissance à des identités différentes.

On redécouvre que l'Eglise universelle n'existe concrètement que sous la forme d'identités particulières, parfois antagonistes, et qu'elle n'a à ce jour jamais existé autrement.

S'y ajoute le fait que cette coexistence d'identités particulières a pu se montrer très conflictuelle. C'est ce qu'on appelle, selon une expression consacrée, le scandale des divisions.

On se prend alors à rêver. On rêve d'un christianisme post-identitaire qui résoudrait d'un coup de baguette magique ces divisions et qui planerait majestueusement au-dessus des contingences historiques pour embrasser tout le monde dans un même ensemble. Une sorte de foi neutre capable de rassembler enfin l'Eglise indivise. Son seul dogme serait l'ouverture tous azimuts à l'autre et son seul péché grave la fermeture à l'autre.

Tout se passe comme si de nos jours, on ne voulait plus entendre parler d'appartenance. Appartenir, cela signifie trier, introduire des séparations, tracer des frontières, se situer...

On préfère se lamenter sur nos appartenances, puisqu'elles nous empêchent de tout être à la fois, plutôt que de les assumer.

Cette manière de battre sa coulpe, un auteur britannique lui a trouvé un joli nom: l'oikophobie, littéralement la détestation de la maison natale et l'envie de brader tout le mobilier qu'elle contient.

Vous avez déjà entendu ce genre de discours, qui fait la promotion d'un christianisme dans lequel tous les chats sont gris. C'est le rêve de l'indifférencié qui jette le passé par dessus bord et refuse d'envisager les problèmes. C'est sans doute un rêve sympathique mais c'est un rêve.

Que cela plaise ou non, il existe des hérédités théologiques, des filiations spirituelles et des particularismes ecclésiastiques. Il existe des identités spécifiques qui composent la mosaïque chrétienne, laquelle est plus ou moins harmonieuse. Cela c'est le réel.

Quand Daniel et ses camarades persistent dans leur judéité en marquant leur différence avec les divinités de Babylone, à leurs risques et périls, faut-il d'emblée les taxer de « communautaristes » ou d'intégristes ?

Quand Paul résiste à Pierre, n'est-il qu'un capricieux cherchant à se distinguer « moi, je suis différent de vous » ?

Bien sûr que non !

Daniel et ses camarades obéissent à l'exigence de discernement qui se tient à la base du Décalogue : Il y a un seul vrai dieu et beaucoup d'idoles, prière de ne pas confondre!

Et Paul résiste parce que, écrit-il, Pierre avait tort. Il n'était pas dans le vrai.

On ne peut pas éviter la question de la vérité, même s'il faut la manier avec beaucoup de sens de la nuance.

La logique la plus élémentaire affirme qu'il existe des propositions vraies et des propositions fausses. En d'autres termes, la foi ne saurait se réduire à un élan du cœur, à un état d'âme, à une générosité de principe même si rien n'empêche qu'elle soit aussi cela. La foi a des contenus qui peuvent être jugés vrais ou faux par rapport à la norme qui est la sienne – norme qui je le rappelle est pour nous l'Écriture Sainte.

Des croyances fausses, cela peut exister. Le Christ ne dit-il pas: Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ? Mon adoration peut se tromper, elle peut dévier de son objectif, alors je suis un adorateur déficient. Tout comme elle peut se tenir dans l'esprit et dans la vérité, alors je suis un adorateur plus adéquat.

Derrière le refus poli de Daniel et ses compagnons, derrière la résistance de Paul aux autres apôtres se tiennent des contenus de foi, comprenez des affirmations qui ont beaucoup d'importance parce qu'elles engagent la façon d'adorer le vrai Dieu. Donc il peut y avoir des raisons profondes à une séparation, qui l'emportent sur les inconvénients de cette séparation.

Je me doute bien que ma réflexion de ce matin est à contrecourant. Au minimum, elle est inactuelle. Notre époque aime les discours consensuels.

Il n'empêche : Ce n'est pas la même chose de croire en Dieu ou de ne pas y croire, ce n'est pas la même chose de suivre Mahomet ou Jésus-Christ, ce n'est pas la même chose de croire à l'intercession des saints et de Marie ou de n'y pas croire et ainsi de suite. Il arrive toujours un moment où l'on doit se décider.

Ceci m'amène à dire quelques mots de la tolérance. Si l'on garde à l'esprit le « résister en face » de Paul, il y a une bonne et une mauvaise tolérance.

La mauvaise tolérance, c'est le relativisme généralisé. Tout se vaut et s'équivaut. Croire ceci plutôt que cela n'a aucune importance, c'est juste une question de convenance personnelle. On connaît le phénomène du « zapping » religieux par lequel chacun fait ses emplettes spirituelles selon ses goûts et ses couleurs. Ce relativisme généralisé est motivé par la peur des conflits. Si tout se vaut, rien ne vaut, inutile de se disputer. Contentons-nous de consommer ce qui nous plaît sans embêter le voisin. Mais on ne souligne pas assez que la première victime du relativisme, c'est le sens de la nuance, c'est-à-dire le sens de la dimension historique propre à chacun et qui permet d'expliquer les choses.

Et puis il y a une bonne tolérance, qui ne recule pas devant la confrontation des idées ou le désaccord : Je lui ai résisté en face !

Je l'illustre par un exemple. On cite volontiers l'Andalousie médiévale comme une période de tolérance idéale entre les trois religions monothéistes, juive, chrétienne et musulmane sur la terre d'Espagne. On omet de préciser que ce fut surtout une période dans laquelle on recherchait la vérité religieuse. Cette recherche se faisait à grand renfort de controverses publiques, de joutes oratoires

mémorables organisées par les seigneurs locaux, à l'issue desquelles les spectateurs devaient se déterminer.

En témoigne l'extraordinaire figure du catalan Raymond Lulle. Ce poète, médecin, philosophe et théologien du XIIème siècle a écrit entre autre « Le Livre du gentil et des trois sages ». Cette œuvre est très caractéristique de la quête de la vérité religieuse de ce temps-là. Un païen rencontre trois sages, un juif, un chrétien et un musulman. Les sages débattent longuement pour que le païen puisse en connaissance de cause faire le choix d'une foi, qui pour Raymond Lulle ne peut être que la foi chrétienne.

A partir de là, je dirai que la bonne tolérance est un art difficile. Elle demande du courage et des idées claires. D'un côté elle doit servir de cadre à la libre expression des idées ainsi qu'à leur confrontation. Elle permet que l'on résiste en face et que l'on soit en désaccord si nécessaire.

D'un autre côté, elle pose une limite en protégeant l'intégrité des personnes. Elle circonscrit la violence potentielle que le débat pourrait faire surgir. Tenir son propre ton tout en laissant respirer les autres, telle est la bonne tolérance.

En cela notre voie protestante réformée est semblable à un chemin de crête. Demandons à Dieu de nous inspirer à la fois le goût de la vérité et le sens de la charité, pour y marcher d'un pas résolu.

Vincent Schmid 26 janvier 2014